

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

XI^{me} ANNEE

1895

1^{er} NOVEMBRE

No. 11



Revue du Tiers-Ordre
ET DE LA
Terre Sainte

Etude sur le Tiers-Ordre de S. François.

Les obligations du Tiers-Ordre.

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Il n'est pas rare, dans la visite annuelle d'une Fraternité, de rencontrer la presque totalité des membres qui la composent fidèle aux différentes prescriptions de la Règle concernant l'office, le port du saint habit, la fidélité aux réunions mensuelles, les jeûnes, les communions. Toutes ces prescriptions et bien d'autres encore sont suivies avec la plus grande ponctualité. Mais il est un point de Règle qui n'a pas généralement la même fortune de mise en pratique, je veux parler de l'examen de conscience. Vous demandez à un Tertiaire : "Avez-vous été fidèle cette année à votre examen de conscience ?" Il vous répondra souvent : "Mon Père, je dois avouer que je suis fautif sous ce rapport. Bien des fois, je l'ai manqué ; bien des fois je l'ai fait à la légère ; et puis, je suis tellement accablé, le soir, quand vient le

moment de l'examen, que je ne saurais lier deux idées : cela produit en moi un vague crucifiant qui ne m'encourage pas."

Et cependant, sans examen de conscience, il n'y a pas de vie spirituelle sérieuse. La vie spirituelle, en effet, se résume dans ces deux paroles : "Se connaître et se combattre." Or, sans examen, impossible de se connaître à fond, impossible de se connaître pratiquement, de passer de la connaissance de ses fautes à celle plus délicate et plus précieuse de ses défauts ; impossible de s'organiser en vue du salut et de la sainteté. Ah ! comme les gens de ténèbres sont plus prudents que les fils de lumière ! Le commerçant sait bien s'organiser dans son industrie : avant de l'entreprendre, il a calculé toutes les chances de perte et de gain ; après l'avoir entreprise, il calcule exactement ses profits et déchéts, car il ne veut pas tâtonner en affaires, et il a bien raison : savoir d'où l'on part et où l'on va est la première condition de toute réussite que l'on ne veut pas abandonner aux chances de l'imprévu et du hasard.

J'ai parlé du commerçant, je prolongerai la comparaison. De même que tous les soirs, avant de prendre son repos, le commerçant s'enferme dans le silence de son cabinet pour faire la balance exacte de ses dépenses et recettes, de même, avant de nous laisser aller au sommeil, nous devons nous mettre en face de nous-mêmes pour nous demander quel bien nous avons fait et quel mal nous avons commis pendant cette journée qui vient de finir. Le simple bon sens nous invite à cet examen pratique et quotidien de notre vie morale ; la foi nous y engage plus vivement encore, et notre Règle franciscaine qui vient nous préciser les devoirs généraux de la vie chrétienne, nous fait une obligation de ce retour sur nous-mêmes. Dans la première Règle du Tiers-Ordre, saint François en fait une mention spéciale, et dans sa Constitution *Misericors Dei Filius*, Léon XIII en renouvelle l'obligation.

Chers Tertiaires, vous devez vous exécuter de bonne grâce, et ne pas plaindre les deux ou trois minutes que demande de vous cet examen quotidien. Je le sais, ce n'est guère amusant de se mettre en face de soi-même, quand il ne s'agit pas de flatter l'amour-propre et qu'il faut, au contraire, l'aller rechercher, cet amour-propre, jusque dans ses dernières retraites ; ce n'est guère amusant de se sentir coupable devant Dieu, quand on est irréprochable aux regards des hommes ; voir la vanité, l'osten

tation gâter les meilleures actions, celles qui nous valent le plus de louanges peut-être, est chose dont la nature se passerait très bien. Mais se laisser arrêter par ces répugnances serait bien peu logique de notre part. Ce serait avoir une religion de surface, de sépulcre blanchi de pharisien. "C'est la marque des élus, dit saint Grégoire, pape, de s'introduire dans leur conscience pour y énumérer les ennemis domestiques qui leur en veulent ; c'est là, c'est devant le regard de leur âme qu'ils accumulent ce qu'ils doivent pleurer ; c'est là qu'ils s'efforcent de découvrir ce que le regard du Juge sévère pourrait leur manifester ; c'est là qu'ils endurent autant de supplices qu'ils en redoutent ; et, dans ce jugement intérieur, rien ne manque pour représenter toutes les parties du jugement suprême : la conscience les accuse, la raison les juge, la crainte les enchaîne, la douleur les torture."

Ne craignons pas de nous mettre en face de nous-mêmes, à l'exemple de cette personne disgraciée de la nature qui ne déteste rien tant que le vis-à-vis du miroir. Mais, que dis-je là ? Ils sont peu nombreux les gens de la catégorie des laids qui aient une répulsion si marquée. Le miroir, après tout, leur permet de réparer, d'atténuer du moins l'irréparable outrage de la nature et des ans. Que ne peuvent-ils voir s'évanouir toute difformité à force de se mirer ! Ce qui n'est pas possible pour eux est très possible pour nous. Nous regarder en face, ne pas craindre de soutenir le regard de la conscience, aiguë souvent par le remords, illuminé par la foi, dilaté dans bien des circonstances par une inspiration spéciale, est pour nous le moyen souverain de faire disparaître de notre âme la difformité du péché.

Vous me direz peut-être : Grâce à Dieu, ce n'est pas là mon cas. Je ne demande pas mieux que de connaître tous mes péchés, toutes mes imperfections, toutes mes tendances malheureuses ; mais il m'est impossible de me recueillir, et quand je veux regarder, c'est un sens dessus-dessous, un pêle-mêle qui m'empêche de rien voir, ou qui me fait voir en mal ce que je fais, tout, absolument tout. — Vous êtes incapable de vous recueillir à votre examen, très probablement parce que vous ne vous recueillez pas du tout pendant la journée. Quoi d'étonnant ! les âmes qui vivent dans l'habitude du recueillement et de la présence de Dieu se plaignent de voir s'évanouir ce recueillement et ce sentiment de la divine présence, lorsqu'elles veulent s'appliquer directement à la prière. Cela n'est pas surprenant : Dieu les a

recherchées lui-même pendant la journée et il a su les trouver, et les sentent bien ; maintenant il se fait rechercher d'elles à l'oraison ; il les humilie, en leur faisant voir toute la différence qui existe entre les prévenances directes de sa grâce et les efforts difficiles de leur propre volonté. Mais revenons à notre sujet. Si des âmes qui vivent habituellement dans la présence de Dieu et la pratique du recueillement, s'avouent impuissantes et dispersées, quand arrive le moment officiel de l'examen et de la prière, que penser de vous, chers Tertiaires, de vous qui vivez toujours en l'air. Vous allez à la messe, vous communiez, vous récitez votre office, votre chapelet, vous faites plus encore, peut-être même faites-vous beaucoup plus qu'il n'est nécessaire, en fait de pratiques. Mais toutes ces choses sont des actes séparés ; le recueillement, l'union réelle à Dieu, produit de l'humilité et de la générosité, ne vient pas cimenter ces actes, les rattacher les uns aux autres, en faire un beau tout, où se trouve l'unité du dessin dans une grande variété de lignes. Vous comprenez trop la sainteté sous la forme de multiplication d'actes. Vous ne la comprenez pas assez sous la forme de cette unité de vues, de cette pureté d'intentions, qui ne cherche que Dieu, et qui a le don de trouver Dieu, sa volonté et l'ordre de sa Providence, dans la famille et les tracés du ménage et des affaires, aussi bien que dans le recueillement d'une église ; dans l'épreuve aussi bien que dans la joie ; dans une récréation aussi bien que dans le silence de l'oraison. Chers Tertiaires, voyez mieux les choses au point de vue de Dieu, voyez Dieu en toutes choses, recherchez-vous moins vous-mêmes, recherchez moins votre amour-propre, dont la multiplication de vues et de replis nuit à la simplicité de l'intention. Alors, faisant moins, en fait de pratiques et d'actes, vous ferez davantage en réalité, comme résultat pratique ; vous digérerez mieux le peu que vous ferez, le recueillement deviendra votre centre. Et ce recueillement, croyez-le bien, ne sera rien de concentré, rien qui bande votre tête et qui pèse sur votre imagination : ce sera la vue de Dieu calme, sereine et toutes choses qui vous fera mieux voir la valeur des choses. C'est dans l'air et la lumière que vous voyez tout, et sans air et la lumière vous ne verriez rien. Dieu est l'air et la lumière de l'âme ; bien loin d'encombrer, le point de vue de Dieu dégage, il étend le regard, il fait embrasser d'immenses horizons, et en même temps il réduit toutes choses à une unité et à une simplicité divines.

Vous vivez, je le veux, dans l'habitude du recueillement ; et pourtant, quand vient le moment de l'examen, vous êtes dans l'impuissance de rien voir et de rien fixer. Ne serait-ce pas le manque de méthode qui produirait cela ? Un enfant de saint François appelé à s'épanouir sous l'œil de Dieu, joyeusement et simplement, comme le sérabique Père, comprendra difficilement la sainteté à coup de méthodes. Pourtant, il lui faut de la méthode, une certaine méthode, en particulier dans l'examen de conscience. Quand nous faisons notre examen du soir, jetons un coup d'œil *sur nos pensées, sur nos paroles, sur nos actions*, pour voir si nous avons été répréhensibles, et *combien de fois* nous l'avons été. Ou bien, rappelons-nous quelles sont les personnes à qui nous avons parlé, les lieux où nous nous sommes rendus, les visites que nous avons reçues ou que nous avons faites nous-mêmes, les occupations auxquelles nous nous sommes livrés. Et si nous ne nous examinons pas, à un autre moment de la journée, sur notre défaut dominant, après avoir fait à l'examen du soir le compte général de nos actions du jour, jetons un regard tout spécial sur ce défaut dominant qui est la cause la plus générale de toutes nos infidélités et qui est dans notre âme ce qu'est une fuite dans un vase de liqueur précieuse.

Ne nous exagérons pas les difficultés de l'examen. Un peu de bonne volonté seulement, surtout un peu de persévérance dans notre bonne volonté, et ce qui nous était presque impossible, nous deviendra possible, peut être même facile. Il n'est pas nécessaire de s'éterniser dans cet examen ; deux ou trois minutes suffisent bien, en moyenne, pour accomplir sérieusement cette édition de comptes qu'on se fait à soi-même. Souvent même et pour beaucoup de personnes, il faudra moins que deux ou trois minutes pour embrasser l'état de leur âme. Quoi qu'il en soit, chers Terriâres, soyez fidèles à votre examen de conscience. Que si, malgré tous vos efforts, vous continuez à voir tout trouble et même à voir rien, ne vous en faites pas, n'en soyez pas agacé contre vous-mêmes. Humiliez-vous simplement devant Dieu, pour cette impuissance à vous saisir, qui vient s'ajouter à la somme de toutes vos impuissances. Après tout, si vous vous étiez rendus coupables dans la journée d'une faute saillante, elle se représenterait bien à vous, âmes de bonne volonté, quand même vous ne pourriez donner à votre examen que quelques instants furtifs. Sachez seulement bien vous organiser. Et si vous

Arrivez au soir, après un surcroît d'occupations prévues ou imprévues, las d'esprits et de corps, accablés de fatigue, faites une courte prière ; récitez simplement un *Pater* et un *Ave* avec les actes ; mais réservez *une minute* pour votre examen de conscience.

Ce n'est pas assez d'avoir une idée exacte de ses infidélités ; il faut en faire pénitence, en demander pardon à Dieu, se proposer de ne pas y retomber.

D'abord, nous devons nous imposer une pénitence pour les transgressions dont nous nous sommes rendus coupables. Que deviendraient les lois, dans une nation, s'il n'y avait pas de châtimens décrétés contre ceux qui les foulent aux pieds ? Le code civil appelle le code pénal ; la constatation de nos fautes en appelle le châtiment. A l'examen de conscience, imposons-nous une pénitence en rapport avec le nombre ou la gravité de nos fautes : réciter un *Ave Maria*, baiser la terre une ou plusieurs fois, selon le nombre de nos infidélités ; et, si nous avons été plus oublieux que de coutume, nous imposer la récitation de quelques prières les bras en croix, ou bien faire une aumône à un pauvre, ou bien nous imposer un acte qui nous répugne, comme une parole de prévenance gratuite pour une personne dont le caractère est une épreuve pour nous : voilà tout autant de moyens de faire pénitence.

Notre pénitence déterminée, n'oublions pas de faire un bon acte de contrition ; et pour le rendre plus efficace, ramassons par la pensée d'une façon générale tous nos péchés passés, jetons un regard rapide sur ce que j'appellerai les sommets de notre iniquité personnelle ; notre douleur d'avoir offensé Dieu se réveillera et formera un courant où nous n'aurons qu'à plonger les infidélités du jour qui vient de passer. Si nous ne voyons rien ou presque rien dans notre examen de conscience du soir, nous pouvons toujours jeter un acte de contrition sur l'amas de nos fautes déjà accusées et pardonnées, et notre temps aura été bien occupé, et notre examen aura eu un résultat bien sérieux.

Proposons-nous de ne pas retomber si facilement dans les mêmes infidélités, manques de charité, paroles vives, recherches de nous-mêmes, susceptibilités froissées, etc. . . . , et pour cela, pour être sincères avec nous-mêmes, rappelons nous que ces infidélités nous font dire ces paroles : *Mon Dieu, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé ; je fais en ce moment, moyennant*

votre sainte grâce, le *ferme* propos de ne pas tomber de rechef. .
Nous verrons, le lendemain, par notre conduite si notre douleur
a été en réalité *extrême* et si notre propos a été *ferme*.

Avons-nous péché gravement ? L'examen de conscience nous
fera solliciter par l'intercession de la sainte Vierge, la grâce d'un
acte de contrition parfaite, qui nous rétablira dans l'amitié de
Dieu, avant que le sommeil ne s'empare de nous ; il nous rap-
pellera pratiquement la nécessité d'aller nous confesser au plus
tôt et de triompher de toute fausse honte. Quel que soit l'état
de notre âme, l'examen quotidien, s'il est fait régulièrement et
sérieusement, sera pour nous une source intarissable de conna-
issance de nous-mêmes et d'efforts contre nous-mêmes, par con-
séquent un gage d'avancement réel dans les voies de Dieu.

FR. PIERRE-BAPTISTE, *M. Obs.*



SAINT JEAN DE CAPISTRAN

SON SIECLE ET SON INFLUENCE

— — — — —
L'APOTRE (*Suite*)

DÈS les premiers instants de son apostolat, il s'était appliqué
à ne jamais prononcer une parole qui ne fut pour la gloire
de Dieu, à ne jamais monter en chaire pour une autre fin
que le salut des âmes. Il annonçait l'Évangile sans jamais en
diminuer l'éclat, sans en dissimuler les droits, sans en atténuer
les rigueurs. Il ne s'efforçait pas, par des thèses hardies, par des
concessions téméraires aux idées et aux sophismes du jour, de
provoquer les applaudissements inconstants de la foule. Il ne
cherchait pas, comme un honneur et comme un privilège, à ne
parler que pour les esprits d'élite ; il n'oubliait pas que les petits,
les ignorants et les pauvres sont les préférés du Christ et les
premiers appelés au royaume des Cieux ; il savait que le peuple
"a besoin des enivrements de la parole, qu'il a des entrailles à
émouvoir, des endroits de son cœur où la vérité dort et où
l'éloquence doit l'éveiller en sursaut."

S'il dédaignait toutefois les vains artifices des rhéteurs, s'il

arborait avant tout et partout la Croix de Jésus-Christ, s'il prêchait pour le peuple, il serait injuste d'en conclure qu'il négligeât quelque chose pour se mettre à la hauteur de son sublime ministère. Il possédait, dès sa jeunesse, le droit civil et canonique, il avait étudié à fond la théologie et les Saintes Ecritures, et cependant il continua toute sa vie de cultiver la science du dogme et de la morale, de relire les écrits des docteurs, de scruter les enseignements des auteurs mystiques. Accablé de soucis de toute sorte, chargé de missions et d'ambassades qui ne lui laissaient ni trêve ni repos, il regarda toujours l'étude comme l'un de ses plus importants devoirs. Christophe de Varèse nous le montre, au milieu de ses longs et pénibles voyages, " emportant, sur ses épaules, les livres dont il avait besoin."

Pour lui, enfin, un autre moyen d'action et de victoire, c'était la glorification du Saint Nom de Jésus.

Il y aurait une intéressante étude à faire sur le rôle des Frères-Mineurs au point de vue de la piété catholique. Dociles aux enseignements de leur Père, ils se sont faits les apôtres de la Communion fréquente. C'est par eux que la pratique des Chemins de Croix, la solennité des Quarante-Heures et les Confréries laïques ont pris naissance. Suivant de graves auteurs, ils ont ajouté à l'*Ave Maria* les six dernières paroles : *Nunc et in hora mortis nostræ*. L'*Angelus*, le couronnement des madones, les fêtes de saint Joseph, de sainte Anne, de la Visitation et de la Présentation, le *Sub tuum* et, selon toute apparence, le *Dies iræ*, leur doivent aussi leur origine.

Bien des siècles avant qu'il ne reçût toute son extension par les révélations de la bienheureuse Marguerite-Marie, le culte du Sacré-Cœur était connu des Frères-Mineurs, exalté dans leurs écrits, pratiqué dans leurs cloîtres. Mais parmi toutes les dévotions franciscaines, celle du Saint Nom de Jésus est assurément l'un des plus beaux fleurons de la couronne séraphique. On sait comment saint Bernardin de Sienne en fut le promoteur et en fit le glorieux apanage de l'Observance.

Jean de Capistran, lui aussi, avait appris à vénérer ce Nom, à se confier en lui, à l'adopter comme mot d'ordre dans les combats qu'il livrait au monde, à le considérer comme un bouclier contre le vice, comme un rempart contre l'enfer.

Dans toutes ses prédications, au contact de ce Nom sacré, il éveillait les pécheurs endurcis, réchauffait les âmes attiédies et

rallumait les flammes de la charité. Non content d'en publier l'excellence, il le faisait graver au frontispice des maisons et des églises. Comme saint Bernardin, il exposait à la vénération de ses auditeurs des bannières et des tableaux sur lesquels était représenté le monogramme du Christ. C'est ce monogramme, tel que le Saint le faisait peindre, que la Compagnie de Jésus adopta, plus tard, pour ses armes.

Un jour qu'il prêchait à Aquila, devant cent mille personnes, il prit, comme division de son discours, le Nom de Jésus, *jeûne des élus, salut des hommes et terreur des démons*. Pour prouver combien il a d'empire sur les esprits infernaux, il ordonna à ceux-ci de sortir de l'abîme et d'adorer le Nom trois fois saint, devant toute la multitude. On vit alors, avec stupeur, apparaître et accourir les démons sous la forme de monstres et d'animaux horribles; ils vinrent, en hurlant et en rugissant de rage, se prosterner devant l'oriflamme du Saint, puis s'évanouirent à sa voix.

Cependant, certains novateurs de l'époque, irrités contre les Franciscains, dont le zèle paralysait leurs efforts et déjouait leurs séductions, accusèrent saint Bernardin et ses frères d'entraîner les peuples dans l'idolâtrie et de leur faire adorer les lettres du Nom de Jésus. En vain le Saint expliqua-t-il le vrai sens de sa dévotion, l'orage alla grossissant. En 1427, une dénonciation habilement formulée était présentée au Pape Martin V; Bernardin, qui prêchait à Viterbe, fut sommé de comparaître devant le Pontife.

A peine saint Jean de Capistran, qui se trouvait à Naples, eut-il appris l'accusation portée contre son maître et son ami, qu'il interrompit le cours de ses prédications. Il partit aussitôt pour Rome; aux portes de la ville, il fit déployer un étendard sur lequel brillait le Nom divin et, entouré d'une foule compacte de Romains et d'étrangers, il s'avança jusqu'au palais du Souverain Pontife.

Le Pape, touché de la foi et du dévouement de Capistran, le reçut avec faveur et l'invita à prendre part au débat.

Soixante-douze docteurs étaient réunis, dans l'église de Saint-Pierre, pour soutenir les accusations portées contre les Franciscains. Le Souverain Pontife avait voulu présider cette discussion mémorable; autour de lui se pressaient les cardinaux, les prélats,

les docteurs, les religieux de tous les Ordres, l'élite de la société romaine.

Après que les adversaires de l'Ordre Séraphique eurent tout mis en jeu pour soutenir leurs calomnies, après que saint Bernardin eut montré par les Ecritures, les Pères et la Tradition, la véritable doctrine sur le Nom de Jésus, Jean de Capistran prit à son tour la parole. Repassant, l'un après l'autre, les arguments des soixante-douze docteurs, il les réduisit tous à néant. Il déploya une telle science théologique et une telle force de raisonnement que l'assemblée fut saisie d'une admiration profonde et d'un ardent enthousiasme. Le Pape et les Cardinaux comprirent quels champions la vérité Catholique avait dans ces fils de saint François.

Dès que Capistran eut fini de parler, Martin V se prononça en faveur des Frères-Mineurs. Non seulement il les déclara exempts de tout soupçon d'hérésie, mais il salua en eux les prédicateurs sincères de la vraie foi, les soldats par excellence de l'Eglise Romaine. Le lendemain, il les manda au Vatican, les exhorta à poursuivre leur apostolat si fécond, à enseigner aux peuples le respect et l'amour au Saint Nom de Jésus, à en offrir sans crainte aux regards de tous l'image ; puis, il ordonna une procession générale.

Saint Jean de Capistran y parut portant l'étendard du Nom de Jésus, contre lequel avaient été dirigées tant d'attaques sacrilèges. Les religieux, le clergé séculier et la foule suivaient, au chant des cantiques. Le souvenir de cet événement fut plus tard consacré dans l'Ordre Séraphique par l'établissement de la *Fête du Triomphe du Saint Nom de Jésus* (1).

Ce que nous venons de rapporter, d'après les documents incomplets qu'il nous restent, peut suffire à montrer l'influence de notre Saint comme apôtre. Encore, pour être juste avec lui, faudrait-il lui tenir compte non seulement de ses œuvres personnelles, mais aussi de celles que ses exemples et ses travaux ont

(1) Martin V permit à saint Bernardin de Sienna d'établir à Rome une confrérie en l'honneur du Saint Nom de Jésus, et lui donna une église pour en être le centre. Plus tard, saint Ignace de Loyola, qui, lui-même, était zélé du Nom de Jésus et tertiaire de saint François, obtint cette église pour la maison qu'il venait fonder dans la Ville éternelle ; c'est aujourd'hui la célèbre église du Gesù. L'illustre Compagnie de Jésus doit ainsi à l'Ordre Franciscain ses armes et son plus vénérable sanctuaire.

inspirées dans la suite. Ressuscitée en quelque sorte par lui et par saint Bernardin de Sienne, cette parole ardente et populaire, qui est le patrimoine des fils de saint François, demeure désormais triomphante ; le glaive de l'apostolat ne se rouille pas dans leurs mains. La prédication franciscaine, depuis saint Jean de Capistran, c'est Jacques de Marche et Bernardin de Feltre, revendiquant les droits du pauvre ; c'est Cornélius Musso excitant les acclamations du Concile de Trente, François Panigoralà salué par ses contemporains du titre de " Démosthènes chrétien," Pierre d'Alcantara, Joseph de Léonisse, Laurent de Brindes, Léonard de Port-Maurice, les hérauts de la pénitence et de la Croix ; ce sont ces Capucins à qui l'Eglise a confié l'honneur de prêcher en présence de la Cour Pontificale ; c'est Ange de Joyeuse forçant Henri IV de capituler devant lui ; c'est le Père Joseph du Tremblay apaisant le courroux de Marie de Médicis et arrachant Angers au pillage ; ce sont ces Frères-Mineurs dont Bossuet et Labruyère admiraient l'éloquence et qui, dans la chaire de Versailles, avaient la hardiesse de parler haut et ferme à l'orgueil de Louis XIV ; ce sont ces légions d'apôtres qui, en dépit des révolutions, opposent à notre sensualisme moderne l'éloquence toujours invincible de la pauvreté, du dévouement et de l'amour.

L. DE KERVAL,
Du 3ème Ordre de S. François.



Ils sont bons

(Suite et fin.)

Le matin du dimanche Bonaventure reprit le cadavre enveloppé d'un linceul et par la fenêtre, qui de la maison de son maître donnait sur la rivière, jeta l'enfant à l'eau.

Pour mieux cacher son jeu il court en toute hâte auprès de Brunette, femme de Samuel, et lui annonce qu'il vient d'apercevoir près du barrage qui fermait le cours d'eau, quelque chose

de blanc qui flotte ; il se demande si ce n'est point le cadavre de l'enfant tant cherché par les chrétiens.

On pourrait croire que Brunette, étant femme, n'aurait pas été, par prudence, mise au courant d'une si importante affaire. Mais non, la Juive partageait trop bien la haine et la férocité du Juif. Lorsqu'on immolait l'innocente victime, cette hyène altérée de sang était présente, elle n'était pas la moins fanatique. Ce n'était donc point pour Brunette que se jouait cette petite comédie, mais il y avait des serviteurs et des servantes qu'il fallait tromper car la chose allait se compliquer.

Brunette toute étonnée court bien vite à la synagogue avertir son mari, qui s'y trouvait alors, qu'on venait d'apercevoir surnager au-dessus de l'eau une masse blanche. C'était à son humble avis quelque chose de suspect. Samuel arrive et en présence des serviteurs déjà accourus à la fenêtre il constate le fait. Défense est faite de toucher à ce qui vient ainsi de s'arrêter auprès de sa maison, conduit par le courant, jusqu'à ce que la justice ait constaté ce que contenait le linceul. Pour lui il se dirige en diligence vers le palais du Seigneur Evêque pour déclarer ce qu'il soupçonne et qu'il vient à peine d'apprendre.

Dans sa tête féconde en fourberies il avait combiné ses plans, mesuré ses expressions, préparé ses discours, prévenu la sentence.

Non ! disait-il, le soupçon du crime ne pourra jamais planer sur ceux qui viennent déclarer eux-mêmes et si vite un incident aussi compromettant. Doutera-t-on de l'honnêteté des Juifs ? Vendraient-ils ainsi se mettre à la discrétion de la justice s'ils étaient coupables ? S'ils avaient eux-mêmes commis ce crime, n'avait-il pas moyen de l'ensevelir dans le mystère, au lieu de le dévoiler au grand jour ? Ouf, se disait Samuel en marchant vers le palais épiscopal. Oui, par cette ruse, l'honneur des Juifs est sauvé, leurs ennemis sont confondus. Et ce Bernardin ! . . .

Mais le médecin Tobie, le ravisseur de l'enfant n'était point de l'avis de son ami Samuel. A peine avait-il appris qu'on avait jeté malgré lui le cadavre à l'eau, qu'il se rendit près de la grille de fer qui l'arrêtait, et là, avec rage, armé d'une longue perche il s'efforça de faire couler à fond sa victime. Il y mit une persévérance désespérée, mais après chaque vigoureux coup de perche donnée avec fureur le corps remontait encore. Le Juif était cette fois impuissant devant l'enfant mort. Il jeta de grosses pierres sur la petite créature, les pierres seules des-

cendirent au fond ; la masse blanche semblait se jouer et de lui, et de sa colère, et de ses efforts, et de sa persévérance, elle surnageait toujours.

Pendant que Tobie s'épuisait en d'inutiles tentatives, le Prélat averti par Samuel se rendait sur les lieux, accompagné de Jean de Sala et de Jacques de Spore, ses préteurs.

Devant eux ainsi que devant André, père de l'enfant, on sortit de l'eau ce que l'on soupçonnait être le corps du petit Simon. Une foule nombreuse était accouru à la suite de l'Evêque. On ouvrit le linceul avec précaution, le martyr ne tarda pas à paraître.

La vue de ce corps meurtri jette le père dans un désespoir indescriptible tandis que les assistants restent stupéfaits dans un morne silence. Le Seigneur Evêque surtout se sentit ému jusqu'aux larmes, son cœur semblait défaillir sous la puissante étreinte d'une main de fer. Revenu de sa stupeur il s'écria : " Il ne peut se faire que d'autres que les ennemis du nom chrétien aient accompli un tel crime." Une sainte indignation l'animant, il reprit, pleurant et regardant le ciel : " Je vous en prends à témoin, ô Christ Jésus, qui, mort et enseveli, avez choisi ce jour pour votre résurrection ; non, je ne laisserai point ce crime impuni." Puis, étendant sa main sur le cadavre il ajouta : " Et à toi, ô bienheureux Innocent, je te promets que quiconque à trempé les mains dans ton sang n'échappera pas aux châtimens mérités par son forfait !"

Le Prélat ordonna de porter le saint Martyr dans la basilique de Saint-Pierre. Le peuple s'y précipita pour le vénérer.

Contemplez-le. Oh ! qu'il est beau ! " Il est là étendu frais et vermeil comme une fleur de pourpre arrachée par le soc de la charrue." Cette horrible plaie qui devait le défigurer ne fait que l'embellir, elle ne fait que relever les charmes de son enfantin visage. Sa grâce ressort mieux, entourée des splendeurs du martyre. S'il eut vécu, sa beauté eût fait l'orgueil de sa mère, mais à cette beauté d'autres mères auraient comparé celle de leur progéniture ; maintenant il est sans rival. Aucune face d'enfant ne sera plus belle à moins d'être elle-même environnée de l'aurole du sang versé en témoignage du Christ Jésus. Oh ! qu'il est beau ! La blancheur de son teint est relevée par le rouge de sa chair tenaillée, comme la splendeur du lys brille d'un plus pur éclat lorsqu'elle se marie à l'éclat de la rose. Approchez, vous

aussi, avec respect, approchez, approchez avec foi, un baiser sur ce front candide ! . . . c'est un martyr !

Aucune trace de corruption ne se voyait en lui. Il y avait cependant trois jours qu'il était mort, et il les avait passés dans le foin, dans la terre et dans l'eau.

La mère apprend que son fils est retrouvé. Elle court à Saint-Fierre, mais elle tombe évanouie à l'aspect du fruit de ses entailles si cruellement meurtri.

L'instruction criminelle s'ouvrit immédiatement. Elle se continua dans les formes les plus rigoureuses. De nombreux médecins constatèrent sans peine que l'enfant n'était pas mort dans l'eau. Les plaies n'avaient point l'aspect de contusions, son corps horriblement criblé disait clairement que des mains haineuses avaient à loisir enfoncé leurs aiguillons.

Des miracles nombreux commencèrent à s'opérer et l'un des plus merveilleux était un miracle accusateur. Ce que les Juifs avaient surtout cherché dans le martyr de cet enfant, c'était le sang ; ils furent condamnés par le sang. Dans ce corps exsangue, privé de vie depuis plusieurs jours, une nouvelle effervescence semblait se faire, la vie semblait renaître pour dire au Juif : "Oui, ta race est coupable de mon sang !" Car le sang coulait par les plaies béantes toutes les fois qu'un Juif approchait du saint corps. Les pieux chrétiens épongeaient ce sang bénin avec des linges blancs qui furent plus tard l'objet d'une vénération spéciale.

On comprend que la maison de Samuel près de laquelle on avait trouvé le cadavre, fut de nouveau visitée avec soin. Là encore, condamnation par le sang. Le sol, pourtant bien lavé, laissa ressortir les taches rouges, surtout à l'endroit du martyr. En vain s'efforça-t-on de le faire disparaître, ce témoignage resta indélébile comme la honte des bourreaux. On trouva au fond d'une armoire une fiole de sang, que Brunette cent fois avait changée de place de peur qu'on ne la trouvât.

L'enquête ainsi continuait sa marche.

Dans les interrogatoires, les visages troublés des Juifs dénonçaient leur culpabilité, leurs réponses embrouillées décellaient leur embarras. Les témoignages devenaient surtout discordants quand il s'agissait de déterminer le moment, les circonstances de l'apparition du corps de la victime dans l'eau. D'ailleurs on connaissait déjà la barbare coutume des Juifs de sacrifier des

enfants chrétiens aux environs de la fête de Pâque, un converti affirmait que telle était en réalité leur coutume.

Tant de témoignages ne suffisent-ils pas ? Oh ! nos Juifs ont bien d'autres ressources !

Des témoins bien instruits d'avance, car les rusés n'avaient pas perdu de temps, avaient accusé le plus proche voisin de Samuel. Leurs dépositions cette fois concordaient parfaitement, les circonstances avaient la plus grande apparence de réalité, à tel point que le pauvre homme Gianzare et sa femme furent mis en prison. Un vrai miracle vint les en délivrer, le sang parlait encore.

On trouva un nouveau moyen plus juif encore que les précédents.

Cette race si dispersée pour le malheur des peuples et pour le sein propre, cette race est cependant très unie. Un Juif, c'est la nation toute entière. On se liguait donc, on ramassa d'énormes sommes d'argent pour corrompre les juges. C'est là un moyen souvent employé de nos jours, et trop souvent infallible ; il ne réussit pourtant pas à Trente dans cette procédure. Malgré tous les efforts des ennemis du nom chrétien, malgré leurs monceaux d'or, la condamnation fut prononcée et exécutée.

Moïse, le premier bourreau avait déjà expiré en prison. La cause de cette mort n'est pas exactement connue, mais on croit qu'il fut empoisonné par ses corréligionnaires qui craignirent peut-être une révélation échappée à sa faiblesse. On traîna son cadavre dans les rues.

Bonaventure, le cuisinier, se fit baptiser avant de mourir et révéla le crime, il n'en fut pas moins brûlé vif. Tobie le ravisseur, Samuel le recéleur, Ange l'inspirateur, montés sur une charette furent promenés dans la cité, pendant qu'un bourreau les tenaillait comme ils avaient tenaillé leur innocente victime. Puis sur la place publique, ils furent soumis au supplice de la roue et enfin brûlés vifs.

Vital, Mohor, Israël, Joseph, Salomon et quelques autres complices subirent le supplice du feu.

La maudite synagogue fut détruite et sur son emplacement on éleva une église au saint enfant martyr, Simon. Dieu illustra son tombeau par de nombreux miracles. Les mères stériles ou en danger trouvèrent dans le petit Bienheureux un protecteur

tout spécial. Le Pape Grégoire XIII, l'inscrivit au Martyrologe romain. On en fait mémoire le 24 mars.

Outre la construction de l'église, la ville de Trente décréta l'expulsion de tous les Juifs des limites de son territoire, avec défense d'y revenir jamais.

“ Ecoutez ce récit, nous dit l'historien, méditez-le, vous qui cachez dans vos murs cette race cruelle. Regardez, ô chrétiens, Jésus crucifié entre deux voleurs ! Voilà ce que feraient les Juifs s'ils étaient maîtres parmi vous. Témoin, le glorieux Simon, vierge, martyr et innocent, à peine sevré, et dont la langue commençait seulement à bégayer ! Les Juifs en haine de notre foi, l'on fait mourir en croix. Oui, écoutez ce récit vous qui cachez dans vos murs cette race perfide.”

La loi n'a pas changé il faut du sang chrétien, les Juifs savent s'en procurer ! C'est une loi scrupuleusement observée et quoique l'exécution n'en soit pas toujours dévoilée, elle l'est assez souvent cependant pour nous faire prendre nos précautions en pourchassant la race maudite par Dieu lui-même.

PRIÈRE A SAINT SIMON

ANTIENNE. — O bienheureux Simon, intercède pour ta Patrie intercède pour nous. Aide-nous par tes mérites. Beaucoup désespérant de leur santé ont été guéris par tes prières et ton intercession.

V. Réjouis-toi et jubile, ville de Trente.

R. Ornée de la gloire d'un tel fils !

Oraison

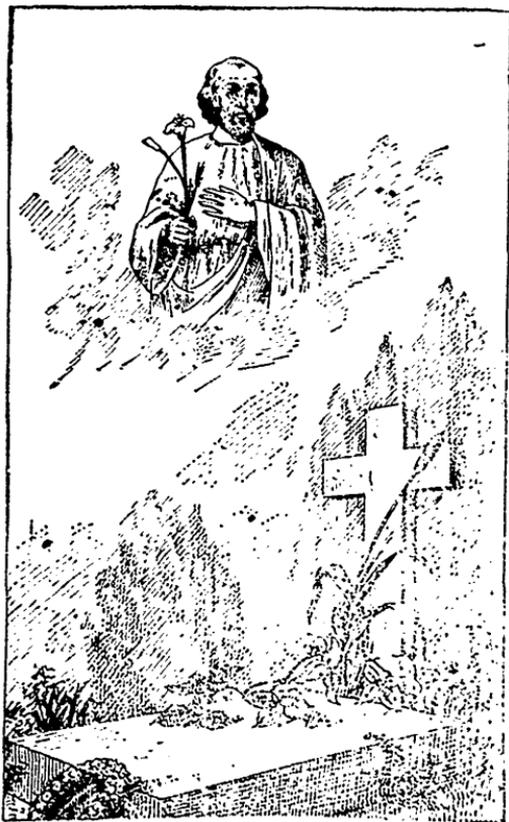
O Dieu restaurateur de l'innocence, accordez-nous par l'intercession et les mérites du bienheureux et innocent Simon, sacrifié pour la gloire de votre nom, dans les supplices d'une horrible mort infligée par les peuples Juifs, nous vous en prions, accordez-nous que purs des contagions de cette vie nous parvenions à l'éternelle Patrie. Amen.

FR. ANGE-MARIE, *M. Obs.*





La fête des morts chez les catholiques d'Alexandrie (Egypte)



Le 2 novembre, chaque famille catholique se rend au cimetière pour orner la tombe des siens. Le cimetière se transforme en un magnifique jardin. Le sol est jonché de fleurs ; on admire des plantes tropicales et d'énormes cierges de cinq ou six livres placés autour des tombes. Le lendemain, 3 novembre, les Pères Franciscains vont au cimetière et commencent les messes à 5 heures du matin dans la grande église située au milieu. Les messes se continuent sans interruption,

Durant ce temps les cierges sont allumés par des personnes qui ont passé la nuit dans le cimetière on qui s'y sont rendues de grand matin. L'aspect est celui d'un jardin enchanté. A chaque messe, la sainte communion est distribuée à des centaines de personnes. Toute la matinée le monde afflue de toutes les directions. On dirait que toute la ville s'est donné rendez-vous à cet endroit. Les environs ressemblent à un marché aux fleurs où les derniers venus peuvent faire leurs achats. Dans le cimetière, les fidèles agenouillés partout prient pour leurs défunts. L'église ne désemplit pas à chaque messe. C'est intéressant de voir un grand nombre de monuments ressemblant à des chapelles avec autel et peintures tout éclairés et le monde priant devant l'autel. Les prêtres sont occupés à bénir les tombes. La solennité se termine par une grand'messe, suivie d'une procession autour du cimetière, avec les absoutes accoutumées.

Pendant ce temps, les prêtres chantent le *Miserere* sur les tombes de ceux qui sont morts hors du sein de l'Eglise. Ces tombes sont situées dans un terrain à part, affecté spécialement par le gouvernement à la sépulture des Français, ainsi qu'on appelle tous les Européens.

Ce cimetière n'est pas béni, mais chaque tombe est bénite à l'enterrement de ceux qui sont morts avec les Sacrements. La population catholique du rite latin est d'environ 4000 âmes, et composée d'Arabes, d'Italiens, de Français, d'Allemands et de Maltais. Un Père de chacune de ces nationalités exerce la charge de curé auprès de ses compatriotes ; et chaque dimanche on prêche en cinq langues.



CORRESPONDANCE DE ROME

Saint Antoine dans son église à Rome. — Les nombreux fidèles qui fréquentent notre église conventuelle, et en particulier les membres de la Pieuse Union, ont été agréablement surpris, dimanche matin, en entrant dans l'église pour assister aux saints offices. Une heureuse transformation s'était

opérée dans la disposition du maître-autel, et saint Antoine avait pris possession de l'église qui lui est consacrée dans la Ville éternelle.

Grâce à la générosité d'un bienfaiteur et des membres de la Pieuse Union, nous avons reçu dernièrement une jolie statue du grand Thaumaturge franciscain, et les Pères du Définitoire général avaient décidé de la placer dans l'église au-dessus du maître-autel. Ce projet fut mis à exécution, dans le courant du mois d'août, à la satisfaction de tous. La statue du Saint se trouve dans une élégante niche en marbre blanc, placée elle-même au milieu d'une gloire, dont les rayons dorés font encore mieux ressortir l'image du glorieux Thaumaturge.

Samedi soir, les membres des deux communautés, de la Curie et du Collège, se réunirent dans l'église pour assister à la bénédiction de la statue. Le T. R. P. Raphaël d'Aurillac, Procureur et Délégué général, récita les prières prescrites par le Rituel et entonna ensuite le *Si queris*, qui fut continué en chœur par tous les religieux présents.

*
* *

Retour du Père Général. — Le Rme Père Général est rentré à Rome, mercredi dernier, après avoir visité la Suisse, la Belgique, la Hollande, et présidé le Chapitre de la Province de Saint-Bernardin, en France. Tous les religieux l'attendaient à la porte du Collège, pour lui baiser la main et lui témoigner leur joie de la revoir. Sa Paternité ne paraissait pas trop fatiguée, malgré la longueur du voyage qu'elle venait de faire.

*
* *

Le Cardinal Rampolla tertiaire franciscain. — Un nouveau nom vient de s'ajouter à la liste déjà si longue des illustres personnages qui se font gloire d'appartenir au Tiers-Ordre de saint François. Son Em. le Cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, a voulu revêtir lui aussi les livrées du Pauvre d'Assise. Le 4 août, il a reçu le saint habit des mains du R. P. Barthélemy, directeur de la Congrégation du Tiers-Ordre d'*Ara-Celi*.

*
* *

Le Congrès d'Assise. — Nous avons appris avec consolation et avec joie le magnifique succès du Congrès de Limoges, nous faisons des vœux pour que celui d'Assise ne lui soit pas inférieur. Le Comité de Rome et celui d'Assise, présidé par

l'Évêque lui-même, rivalisent de zèle pour la préparation du Congrès. Celui-ci a dû s'ouvrir le jeudi 10 octobre, dans la Basilique du *Sacro Convento*, où se trouve la tombe glorieuse du Patriarche séraphique. Les séances se tiendront à *Notre-Dame des Anges*, dans l'église de la Portioncule, et le Congrès se clôturera le dimanche 13 par la communion générale dans la même Basilique et par un grand pèlerinage aux tombeaux de saint François et de sainte Claire, ainsi qu'aux autres sanctuaires séraphiques. Selon toute apparence, ce pèlerinage du dimanche 13 clôturera le Congrès à merveille.

La Haute Italie enverra de nombreux pèlerins qui visiteront en même temps Padoue, Lorette et Rome.

* * *

Le R. P. Sébastien au Vatican. — Un de nos confrères de l'Amérique, le R. P. Sébastien Pifferi, commissaire général des missions franciscaines en Bolivie, a été reçu ces jours-ci en audience particulière par le Souverain Pontife. Le zélé missionnaire a rendu compte au Saint Père de la visite qu'il venait de faire, de toutes les missions de la république Bolivienne, et il lui a offert la collection du journal la *Sentinella Cattolica*, qui se publie à Taraja, et qui est rédigé presque entièrement par les Tertiaires franciscains de cette ville. Le Saint Père a témoigné toute sa satisfaction au P. Sébastien, et il a loué d'une manière spéciale l'œuvre des Tertiaires journalistes, leur accordant une bénédiction particulière pour eux et pour leur journal. C'est un exemple à citer et qui pourrait être imité ailleurs qu'en Amérique.

* * *

Au Collège Saint-Antoine. — La famille religieuse du Collège Saint-Antoine vient de s'augmenter sensiblement par l'arrivée d'une trentaine de jeunes religieux profès qui viennent achever ici leurs études philosophiques et théologiques. Ce nouveau contingent nous est fourni par des provinces de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Les Etats-Unis et le Mexique, la Lorraine et la Corse, la Hongrie et la Pologne, la Lombardie et la Calabre, la Bosnie et l'Herzégovine, la Sicile et la Sardaigne ont ici leurs représentants, parlant toutes espèces de langues et de dialectes. Nous recommandons aux prières de nos lecteurs cette œuvre si importante du Collège Saint-Antoine.

* * *

Un nouvel évêque franciscain. — Au moment de terminer cette correspondance, nous apprenons que le Rme Père Jacques Ghezzi de Castel Madama, de la province Romaine et ancien Custode de Terre-Sainte, vient d'être nommé Evêque des trois diocèses unis de Civita Castellana, Orte et Gallese.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX

O. F. M.



STATIONS DU CHEMIN DE LA CROIX



Etude Historique, Topographique, Scripturale, Morale et Archéologique



TREISIÈME STATION

JÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX

I

LE centurion, qui était debout devant la Croix, voyant que Jésus avait expiré en jetant un grand cri, dit : “Vraiment cet homme est Fils de Dieu.” (M., XV, 39) “Et toute la multitude de ceux qui assistaient à ce spectacle, et qui virent toutes ces choses, s’en retournèrent en se frappant la poitrine.” (L., XXIII, 48)

“Là aussi, à quelque distance de la Croix se tenaient les amis de Jésus et les saintes femmes qui l’avaient suivi en Galilée.” (L., XXIII, 49)

“Sur le soir, un membre du grand conseil, nommé Joseph d’Arimathie, homme juste et vertueux, qui n’avait point approuvé le dessein des autres sénateurs ni pris part à leurs actes, alla trouver Pilate et lui demanda le corps de Jésus.” (L., XXIII, 50 seq.)

“Or Pilate s’étonnait qu’il fût déjà mort. Ayant donc fait

venir le centurion, il lui demanda s'il était déjà mort. Le centurion le lui ayant assuré, il accorda la permission demandée." (M., XV, 43, 44, 45)

" Joseph vint donc, et enleva le corps de Jésus. Nicodème, qui était venu une première fois trouver Jésus pendant la nuit, vint aussi, apportant une composition de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres." (J., XIX, 39)

" Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent dans des linceuls avec des aromates, selon que les Juifs ont coutume d'ensevelir." (J., XIX, 40)

II

En entrant dans la basilique de Sainte-Hélène, par la porte latérale regardant le Sud, le premier objet qui frappe la vue, c'est une vaste table de marbre rouge élevée d'environ un pied au-dessus du pavé, elle mesure neuf pieds de longueur et quatre en largeur. Elle est surmontée aux quatre angles de boules de cuivre, et entourée d'énormes candélabres. C'est là, selon la tradition, l'endroit où fut déposé le corps précieux du Sauveur descendu de la croix. La véritable pierre sur laquelle reposa le corps sacré de Jésus fut d'abord laissée intacte alors que tainte Hélène préparait le terrain pour bâtir la Basilique. Plus tard, la pieuse Impératrice recouvrit le roc nu d'une belle mosaïque, pour le dérober ainsi à la dévotion indiscrète des pèlerins. A l'époque où les Pères Franciscains prirent possession officielle du Saint Sépulchre, le lieu de l'Onction était encore couvert de sa mosaïque primitive alors dégradée en grande partie. En 1509 ils remplacèrent la mosaïque usée par une belle plaque de marbre noir. Elle fut enlevée par les Grecs en 1808 et remplacée par la pierre rouge que l'on y voit encore aujourd'hui.

III

Noëmi, belle-mère de Ruth, revient à Bethléem, sa patrie, après avoir perdu ses deux fils en pays étranger. Les femmes de Bethléem disent à son arrivée : " Quoi, c'est là cette Noëmi autrefois si célèbre par sa beauté ? " A quoi celle-ci répond : ne m'appellez plus Noëmi (c'est à dire belle); mais appelez-moi Mara (c'est à dire amère) parce que le Tout Puissant m'a remplie d'une grande amertume. (Ruth, I, 20)

Le prophète qui a des larmes au service et à la mesure de toutes les désolations de la terre, Jérémie, semble avoir vu la Mère des douleurs, quand il fait entendre cette lamentation : pro-

fonde comme les abîmes de l'Océan : "O vous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur : car le Seigneur, selon sa parole, m'a traitée comme une vigne en pleine vendange, au jour de sa fureur." (Thr. I, 12) Quelle image ! Quel peintre que le Saint-Esprit ! comme un trait lui suffit pour caractériser la douleur immense de la Vierge désolée !

Pieux lecteurs, ne voyez-vous pas Marie dans cette vigne vendangée au jour de la colère du Seigneur ? Pauvre vigne ! En quel état vous êtes ! comme vos ceps sont dépouillés et brisés ! Comme la terre est couverte de vos pampres ! comme on a foulé sous les pieds le plus beau, le plus délicieux de vos raisins ! Ah ! pleurons la désolation de la vigne d'Israël, de la vigne du Seigneur, ravagée par la colère d'un Dieu dont la justice réclamait une victime !

IV

Saint Augustin dit de la mère des Machabées qu'elle souffrait dans son cœur ce qu'ils souffraient dans leurs corps, car les douleurs d'un fils deviennent celles de la mère. Au Calvaire nous voyons plus que cela. Marie avait souffert tous les tourments de son Jésus. Mais ce n'était pas assez : Jésus cesse de souffrir, la mort l'a délivré, et Marie ne cessera pas de souffrir. Voyez-la donc avec son Fils couché sur son sein ! Sa souffrance est si grande, dit saint Bernardin, que partagée entre tous les hommes elle suffirait à les faire mourir tous.

Cependant considérez Marie, son regard est au ciel. Elle offre ce Fils à Dieu ; Elle offre ses propres douleurs pour opérer notre salut. Pécheur ! viens et vois ce qu'opèrent tes crimes, et dis-moi si les plaisirs achetés par tes forfaits sont en proportion de la douleur qu'ils procurent à la Vierge de Juda, à ta Mère !

Mais pourquoi, ô Marie, avez-vous aussi voulu vous sacrifier sur le Calvaire, n'était-ce pas assez d'un Dieu crucifié pour nous racheter ? Fallait-il encore que vous, sa Mère, vous fussiez sous le pressoir avec Jésus ? Ah ! je vous comprends, bonne Mère, par le mérite de vos douleurs vous avez voulu coopérer à l'œuvre de notre salut. Tel est l'amour tendre et au-dessus de toute expression que nous a porté Marie ; payons-la de retour par un amour sincère. Rendons-nous donc profitable à nous-mêmes le mérite de tant de souffrances. C'est l'unique consolation que réclame Marie plongée dans une si grande douleur. Que du

moins après avoir, pour un temps, perdu son Fils bien aimé, elle n'ait pas la douleur de nous voir périr et de nous damner pour l'éternité.

Jésus n'a pas voulu descendre de sa croix par sa propre volonté, c'est par la main des autres qu'il en a été détaché, après que toute souffrance eût été consommée dans son âme et dans son corps. Chrétiens, dans nos épreuves, nous sommes crucifiés avec Jésus à sa propre croix. L'impatience, la sensualité, l'amour de l'indépendance ne cessent de nous crier : descends donc de ta croix ! Mais à ces cris de révolte ou de désespoir, nous opposerons la réponse d'une amoureuse résignation : ne faut-il pas que je boive le calice que me présente mon Père céleste ? Je resterai sur la croix, jusqu'à ce qu'il lui plaise de recueillir mon âme entre ses mains. Alors nous passerons de la croix au ciel.

Jésus descend de la croix, soutenu par les bras de ses amis et des consolateurs de sa Mère. Une conscience en état de péché mortel est une croix où Jésus est fixé par des clous cruels. Convertissons-nous les premiers et convertissons les pécheurs nos frères. Une absolution bien reçue décloie Jésus dans l'âme pécheresse et lui procure une sépulture honorable. Mais quoi, cœur lâche et égoïste, tu recules devant ta conversion, tu as peur de pratiquer l'apostolat ! . . . Allons donc ! peut-on craindre les sacrifices, quand il s'agit de consoler Marie et de sauver une âme qui a coûté le sang d'un Dieu ?

Pendant ce mois de novembre, nous entendrons des plaintes qui montent vers nous du fond du Purgatoire : "Ayez pitié de moi, vous du moins mes amis, ayez pitié de moi, car ces flammes sont crucifiantes !" Nous reconnatrons la voix de notre Jésus qui souffre dans ses membres. Comme Joseph d'Arimathie nous nous présenterons devant la justice de Dieu, et, armés de notre pénitence volontaire, entourés des aromates de la prière persévérante nous demanderons la délivrance de ces chères âmes, et nous aurons renouvelé l'œuvre miséricordieuse des ensevelisseurs de Jésus.

V

Du pied de l'escalier du Calvaire à la pierre de l'Onction, on compte de vingt-neuf à trente pas. L'usage des chrétiens de Jérusalem, et, par suite, des pèlerins, est de baiser cette table de marbre en entrant dans l'église du Saint-Sépulcre. Cette pratique tient lieu de l'usage de l'eau bénite. La dissidence des commu-

nions chrétiennes ne permett pas d'établir des bénitiers à l'entrée, comme dans nos temples catholiques.

La pierre de l'Onction appartient en commun aux Latins, aux Grecs, aux Arméniens et aux Cophtes.

Huit lampes sont suspendues au-dessus : pieux témoignages de la vénération dont elle est l'objet de la part de tous ces peuples qui (excepté les Cophtes) ont un droit égal d'y allumer des cierges.



Troisième cantique de saint François

*O amour de charité -- Pourquoi m'as-tu si fort frappé --
Mon cœur en est tout déchiré -- Et tout enflammé d'amour.*

1

Il brûle, il se consume, il n'a plus de bonne place - Il ne peut fuir, lié qu'il est - Il fond comme la cire au feu, - Je vis, je languis et je meurs tout ensemble - Je cherche à fuir un peu : il n'y a pas moyen -- Dans un brasier je me trouve enchaîné - Eh mon Dieu, quelles contraintes - Et quelles langueurs s'abattent sur moi ! - Mais vivre ainsi c'est mourir ! -- La flamme de mon amour monte si haut !

2

Ignorant que j'étais dans ma prière - J'ai demandé au Christ son amour, le croyant - Une source de douceur et de paix - Et voilà qu'il m'a jeté dans des peines profondes - J'éprouve des tourments auxquels je ne pensais pas - Le cœur m'éclate de chaleur, Et je ne puis me figurer - Aucune souffrance semblable - Je m'en vais mourant de douceurs - - Je vis et l'on m'a pris mon cœur.

3

J'en ai perdu mon cœur et tous mes sens - Ma voix, ma délectation et tout sentiment - Toute beauté n'est plus pour moi que fange brute - - Delices et richesses me sont une perte : - - Un arbre d'amour chargé d'un fruit immense - Est planté dans mon cœur et me nourrit - Voilà d'où vient un si grand changement - De mes sens il est devenu le maître - - Du vieil homme il a chassé bien loin - L'esprit, les sens et la vigueur.

4

Pour acquérir l'amour j'ai donné tout ce que j'avais - Le monde et mes biens tout ensemble - Et si j'étais possesseur de tout ce qui est créé - Pour l'amour, je le donnerais sans regret - - Et moi qui suis fou de désirer l'amour - Moi qui ai tout donné, j'en suis maltraité - Oui l'amour m'a trompé. - Mes

Souffrances me viennent de tant de crédulité — Mais puisque je suis vendu à l'amour, — Je ne compte plus, à quoi bon me plaindre ?

5

“ Crois-nous, change une semblable existence ” — Me disaient mes amis qui suivent une route — Mais un don déjà fait ne se peut plus donner — Je n'ai qu'une chose à faire, fuir tous ces mondains — Non, les rochers s'amolliront plutôt — Que je n'échappe à l'esclavage de l'amour. — Tout l'intérieur de mon âme — D'amour s'est fait un brasier — L'amour m'unit, me transforme, — Qui pourrait m'échauffer autant que l'amour ?

6

Ni le feu ni le fer ne le peuvent chasser — Rien ne peut entamer une union si étroite — La souffrance et la mort ne peuvent me rejoindre — Sur le chemin où m'entraîne l'amour. — Au-dessous de moi, je jette un regard de pitié sur la terre — Et le ciel s'élève et grandit sur ma tête, — O mon âme, te voilà donc en route — Pour acquérir le plus précieux des biens — Sois fidèle au Christ à qui tu t'es vendue, — enivre-toi de ses embrassements.

7

Mon œil est fatigué de ne rencontrer que la créature — C'est vers le Créateur que crie toute mon âme — Ni le ciel ni la terre n'ont pour moi de douceur — Mon âme aime le Christ, tout le reste l'écoeure — Les rayons du soleil sont obscurs à mes yeux — Depuis que j'entrevis les splendeurs de mon Dieu — Les Anges eux-mêmes ne sauraient me suffire — Ni les chérubins dont la science est si belle — Ni les séraphins, ces anges d'amour — Eux qui contemplant le Seigneur.

8

Que l'on cesse donc à présent de me blâmer — Si tant d'amour me rend fou de souffrances — Ah ! c'est qu'un cœur terrassé ne peut guère se défendre — Un cœur captivé par l'amour ne peut s'enfuir — Que chacun pense plutôt si le cœur ne lui éclaterait pas — Etant condamné aux tourments d'un tel brasier — Ames compatissantes si vous daignez seulement — Jeter sur moi un regard — Vous me prendrez en pitié — Me voyant si brisé de cœur.

9

Le ciel et la terre me prêchent, me crient sans relâche — Toute chose me dit que je dois aimer mon Dieu — Chacune me répète : Aime donc de tout cœur — Celui qui nous a créés et nous enveloppe de son amour. — C'est l'amour incomparable qu'il a pour toi — Qui nous a fait sortir du néant pour t'être utile — Vois donc dans quelle abondance — Dans quelles bontés, quelles persévances, — Dans quels flots si doux de lumière — Tout ton être est comme baigné !

10

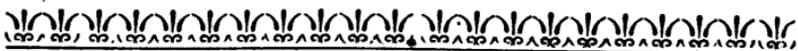
O amour je voudrais t'augmenter si plus m'était possible — Mais comment plus : mon cœur ne m'appartient déjà plus — Je ne puis donner plus que moi-même, ah ! je le voudrais bien — Mais impossible, je me heurte à mon impuissance — J'ai déjà tout donné ce que je possédais — Mon Dieu quel ami que celui qui me transforme ainsi ! — O Beauté antique et pourtant toujours nouvelle — Depuis que je t'ai trouvée — O lumière d'où jaillissent — De si douces splendeurs !

11

A la vue d'une beauté qui m'attire — Et s'empare de moi, je suis tout transporté — Le cœur m'échappe comme une cire fondue — Et je le retrouve, transfiguré sur le modèle de Jésus — Ah ! je ne me plains pas d'une pareille transformation — Pour me revêtir du Christ, je me suis dépouillé de tout — Mon cœur a pris une nature nouvelle — L'amour le transporte, lui fait éprouver — Des choses inouïes à mon esprit — Il l'inonde d'une douceur incomparable.

12

Mon âme ravie en extase à force de douceur — Se précipite toute entière dans les embrassements de Jésus — Et plus elle considère sa beauté — Plus violents deviennent les élans de sa tendresse — Elle s'est perdue toute entière dans le Christ, elle et ses richesses — Elle ne peut plus même avoir souvenance d'elle-même — Rien plus ne la préoccupe — Sinon d'avoir pour donner davantage — Elle ne craint rien que de perdre — les trésors d'un tel paradis.



FAVEURS OBTENUES

par l'intercession de saint François

Montréal. — Merci à N. S. P. S. François et à saint Antoine de Padoue qui nous ont obtenu voilà trois semaines, la guérison de notre chère enfant âgée de dix-huit ans. La fièvre typhoïde dont elle était gravement atteinte ne nous laissait guère d'espoir de la conserver. Soumis à la sainte volonté du bon Dieu mais le cœur bien malade nous attendîmes tout de la prière. Notre confiance ne fut point trompée. Aujourd'hui, tout danger est disparu et la malade est en pleine convalescence. Puisse-t-on toujours, nous et nos enfants, faire la sainte volonté de ce bon Maître, même dans les épreuves et les croix de cette vie !

H. M.

L'Acadie. — Après une neuvaine faite en l'honneur de saint François d'Assise, j'ai été guérie d'un mal qui me faisait beaucoup souffrir, et j'ai promis de plus, de faire insérer ma guérison dans la *Revue*. Hommage et reconnaissance à notre bon Père.

Saint-Simon de Bagot. — Ayant à souffrir d'une maladie de foie, je fus guérie après m'être recommandée au bon saint François et au Frère Didace. Mais ayant négligé d'en faire la publication comme je l'avais promis, je suis atteinte de nouveau du même mal. En réparant ma faute, je prie mes saints Protectors de me prendre en pitié une seconde fois.



Chronique de saint Antoine

France. — A Toulouse, on a trouvé récemment un recueil de 66 sermons de saint Antoine, qui jusque là étaient restés inconnus.

Cincinnati, Etats-Unis. — A l'occasion du septième centenaire de la naissance de saint Antoine, un *triduum* solennel a été fait en l'honneur du Saint dans toutes les églises qui appartiennent aux Pères Franciscains de la Province de Cincinnati. A l'église de saint François les solennités durèrent quatre jours, du 15 au 18 août inclusivement. Chaque matin à 5 $\frac{1}{2}$ hrs, on célébrait la messe et on disait le Répons à saint Antoine. Dans l'après-midi du 15 une cérémonie spéciale eut lieu pour les enfants. Le soir, il y eut vêpres solennelles, sermon et bénédiction du Saint Sacrement. Le vendredi matin, à 8 $\frac{1}{2}$ hrs, la messe solennelle fut chantée : au soir, à 7 $\frac{1}{2}$ hrs, sermon, procession et bénédiction. Le samedi, grand-messe à 8 $\frac{1}{2}$ hrs du matin, et à 7 $\frac{1}{2}$ hrs du soir, prières à saint Antoine et bénédiction. La clôture des solennités eut lieu le samedi soir.

Buthler, (N. Y.) — Le septième centenaire de la naissance de saint Antoine a été inaugurée dans l'église de saint Antoine

à Buthler, le 15 août de l'année dernière, par Mgr Satolli, délégué apostolique. La célébration en a été continuée durant toute l'année. Outre les prières usuelles dites chaque mardi, d'autres furent récitées tous les dimanches dans l'après-midi et à ces réunions spéciales on prêcha des sermons sur la vie entière du Saint, afin de la rendre plus familière au peuple. Le 15 août de cette année-ci Mgr Wigger, évêque de Neward vint officier à la clôture solennelle du centenaire. Il arriva le soir du 14 et célébra les vêpres pontificales. Puis l'église fut splendidement illuminée tandis que l'orchestre jouait l'hymne favorite de saint Antoine, *O gloriosa Domina*, le Répons et le *Te Deum*. Pendant le *Te Deum* toutes les cloches furent mises en branle et on tira une salve de sept coups de canon. Le 15, jour de la fête, Mgr l'Évêque célébra pontificalement la grand'messe à onze heures du matin. Le R. P. O'Brien, de Briggeport (Conn.) y prononça un sermon en anglais et le P. Albert, O. S. F. un autre en allemand.

Montréal. — Depuis la puissante impulsion donné par le mandement de Mgr Fabre, à la dévotion envers l'aimable Saint, l'Œuvre du Pain y fait de rapides progrès dans toutes les paroisses, au grand avantage des pauvres. Tous les mardis soirs, de nombreux fidèles viennent gagner l'Indulgence antonienne devant le T. S. Sacrement exposé dans la chapelle des PP. Franciscains.

Montréal. — Depuis près de deux ans, un jeune homme était sans ouvrage. Des amis eurent recours à saint Antoine et promirent si ce bon Saint exauçait leurs prières de faire publier cette faveur dans la *Revue*. Ils viennent remplir leur promesse, car le premier mardi de la neuvaine, ce jeune homme entra en place.

Montréal. — Après avoir fait les neuf mardis, j'ai obtenu la guérison d'une maladie que l'art médical n'avait pu guérir.

UNE TERTIAIRE

Saint-Léon, — Je me trouvais engagé dans une affaire très difficile, je promis deux pains aux pauvres de saint Antoine, et cet aimable Saint m'obtint une solution très favorable.

Ste Dorothee. — Je tiens à publier cet acte de reconnaissance à saint Antoine pour une grande grâce qu'il m'a obtenue.

ELODIE PESANT

SAINTE ELISABETH

Patronne des Sœurs du Tiers-Ordre.

Chan tons en chœur, chan tons vic - toi - re,
Tri - omphè, honneur, amour et gloi - re, A cel - le qui fut no - tre
Sœur; Du haut de son trô; ne splen - di - de
A - vec a - mour el le nous gui - de,
Dans les sentiers du vrai bonheur.
Solo O sainte E - li - sa - beth, ô toi no - tre patronne,
Lis - nous l'éclat dont tu rayon - nes Dans les splendeurs de ton beau
Ciel; Les larmes de l'exil et le tra - vail austère
Ont perdu leur savour a - mè - re, Et te sont plus doux que le miel.

II

Insensible aux splendeurs du palais de ton père
Plutôt que d'être la première
Dans l'opulence des pécheurs,
Abjette, près de Dieu tu veux dresser ta tent' .
Et vivre pauvre, dans l'attente
De ses éternelles faveurs

III

Pendant que ton Sauveur à la messe s'immole
Pour t'éloigner de toute idole
Il t'apparaît sur son autel,
Blessé, sanglant, défait, comme aux jours du Calvaire
Et sur ton front ce saint Mystère
Fait jaillir un rayon du ciel.

IV

Heureuse d'échanger sa royale parure
Contre la tunique de bure
Qui la fait enfant de François
Elle foule à ses pieds les honneurs, les richesses
Qui contredisent la détresse
Du Rédempteur nu sur la croix.

V

Fragile est la beauté, trompeurs en sont les charmes !
Veuve à vingt ans, grâce à tes larmes
Tu vois mieux la beauté de Dieu ;
Lui seul devient le tout de ton cœur séraphique
Et d'une existence angélique
Dès lors tu prononces le vœu.

VI

Le monde n'a pas pu fasciner ton enfance
Toute entière à la pénitence
Comme François tu veux souffrir ;
Un pain noir te nourrit, arrosé de tes larmes
La haire et la croix sont tes armes
Contre l'attrait du faux plaisir.

VII

La charité du Christ la dévore et la presse
De secourir toute détresse
Dont la plainte monte à son cœur.
Du lépreux elle baise une infecte blessure
Et voilà qu'il se transfigure :
Elle reconnaît son Sauveur !

VIII

La force et le grand cœur de l'héroïque Veuve
Brille dans la nuit de l'épreuve
A l'heure de ses grands effrois.

Exilée et sans pain, le soir dans une étable
 Elle chante à Dieu qui l'accable
 Le *Te Deum* près de la croix !

IX

Voici l'Epoux sacré : ta lampe est allumée
 L'hiver est fini, Bien Aimée
 Goûte les fruits de tes labeurs.
 Les oiseaux du bon Dieu chantent ton allégresse,
 Jésus se penche avec tendresse
 Et vient enfin sécher tes pleurs.

X

Roses qu'Elisabeth cueillit sur le Calvaire
 Dans votre gracieux mystère
 Se cache l'aumône du cœur.
 Roses de charité, fleurs que choisit Marie
 Effeuiltez-vous dans notre vie
 Pour qu'elle exale votre odeur !



Ghronique Française

Afin que la *Revue* puise un lien de famille entre nos diverses Fraternités du Canada et des Etats-Unis, nous demandons humblement à nos Frères et à nos Sœurs principalement aux Secrétaires ou aux Supérieurs des Discrétoires de nous faire de temps en temps l'aumône d'une petite nouvelle concernant les événements édifiants, les vêtures ou professions et les œuvres de leurs Fraternités. Que chacun apporte sa fleur, toute petite qu'elle soit, et le bouquet de famille réjouira tous les cœurs.

Nous réclamons surtout ces relations, aux décès des Tertiaires. Que pour chacun l'on veuille bien nous dire au plus tôt et autant que possible les noms et prénoms de la personne, son âge, son non de religion, les dates de sa prise d'habit et de sa profession, la date et le lieu de sa mort. Souvent la personne défunte aura laissé derrière elle le parfum de quelques paroles ou de quelques traits édifiants. Il ne faut pas laisser perdre pour le public ce bien de famille. Ainsi la Règle nous unira jusqu'après la mort.

FRATERNITÉ DE N.-D. DES ANGES, A MONTRÉAL. — La jeune et florissante Fraternité de N.-D. des Anges, à Montréal, vient d'avoir sa première retraite et sa première visite canonique.

Durant neuf jours consécutifs (26 septembre au 4 octobre), le R. P. Frédéric a charmé son auditoire, alternativement composé des Frères et des Sœurs de la Fraternité.

Ils étaient depuis longtemps attendus et vivement désirés ces jours bénis de retraite, qui n'ont été trouvés longs par personne, tant le P. Frédéric a su captiver tous les cœurs par sa sainte parole, son inépuisable charité, sa profonde connaissance de toutes les misères humaines. Jamais, on n'oubliera à N.-D. des Anges, les merveilleux enseignements qu'il a donnés sur l'excellence du Tiers-Ordre et sur les obligations qu'il impose à ses membres : esprit d'humilité, de pauvreté, de mortification, de charité. . . .

Le R. P. Frédéric, en daignant venir visiter ainsi la jeune Fraternité, a relevé tous les courages, fortifié toutes les volontés, guéri toutes les blessures, donné un élan qui se démentira jamais.

Maintenant, la Fraternité de N.-D. des Anges, régulièrement organisée, voit chaque jour ses rangs grossir, les vocations se multiplier, et ainsi son influence salutaire s'étendre de plus en plus dans les divers quartiers de la ville.

Puisse se mouvement ne point se ralentir ; et chacun aura lieu de bénir la divine Providence de sa protection manifeste ; chacun se consiera avec plus d'amour encore à la Reine du ciel, N.-D. des Anges ; chacun invoquera avec plus de confiance l'intercession du glorieux saint François, le séraphique Père de la grande famille franciscaine.

LA SAINT FRANÇOIS CHEZ LES PP. FRANCISCAINS. — Pendant que les membres de la Fraternité de N.-D. des Anges se livraient aux grâces de la première retraite, leurs Frères aînés de la Fraternité de saint François se préparaient à la fête de leur bienheureux Père en assistant nombreux et recueillis aux exercices de leur retraite annuelle dans la chapelle des PP. Franciscains. Leur régularité aux offices malgré les fatigues d'une journée bien rude pour la plupart, leur attention religieuse durant les instructions et leur entrain dans la prière et le chant donnaient à la visite canonique l'aspect d'une revue militaire. Chaque soir eut son édifiante veillée d'armes, devant les confessionnaux des Très Visiteurs.

La saint François clotura dignement ces beaux jours, trop tôt passés. Après de nombreuses messes de communions célébrées

Jusqu'à huit heures, la messe solennelle fut chantée à dix heures par les RR. PP. Dominicains selon la pieuse tradition des deux Ordres jumeaux.

A deux heures après la récitation de la couronne franciscaine, les Vêpres solennelles furent chantées, puis dans un éloquent panégyrique, le R. P. Lefebvre nous montra les merveilles de la divine Sagesse réalisées en saint François.

Le soir, à sept heures et demie une nouvelle assistance se pressait à la cérémonie toujours impressionnante du Trépas de saint François. Après le sermon et les chants monastiques, quarante frères s'avancèrent pour recevoir l'habit séraphique des mains du R. P. Colombar, nouveau gardien du couvent de Montréal, et 40 novices de l'an dernier faisaient profession de la Règle du Tiers-Ordre.

Le dimanche suivant, la Fraternité des Sœurs donnait le même spectacle, les prises d'habit et les professions étant trop nombreuses pour avoir pu trouver place parmi les cérémonies de la saint François.

LA SAINT FRANÇOIS A FALL-RIVER. — Nos bien-aimés Tertiaires qui ont le bonheur d'être dirigés par un Fils de N. P. S. Dominique, se sont préparés avec la ferveur qui les caractérise, à célébrer dignement la fête de leur Père saint François. La messe a été chantée à leur intention. A la réunion, ils ont eu le bonheur d'entendre le Panégyrique du bienheureux Père et de voir de nouveaux membres entrer dans leur famille par la vêtue et par la profession.

LE TIERS-ORDRE A QUÉBEC. — La Fraternité de Québec a eu sa visite annuelle. Elle se fait tous les ans à une époque fixe ; vers le fin de septembre et les premiers jours d'octobre, enclavant dans sa durée la solennité de N. S. P. S. François. Disons, en passant, que cette régularité favorise beaucoup les exercices. Ceux qui veulent y assister s'y préparent. Ils viennent des paroisses voisines et quelquefois de loin pour en profiter. Le P. Visiteur a rencontré une Tertiaire du Lac St-Jean. Elle vient tous les ans faire sa reddition de compte. Elle n'est pas riche. Toute l'année elle économise pour payer les frais du voyage. "C'est pour moi, disait-elle au P. Visiteur, une douce satisfaction de me trouver réunie avec mes Sœurs en saint François, et avec

eux de faire les exercices de la sainte retraite. Aussi longtemps que je le pourrai, je m'accorderai tous les ans ce bonheur.

Le Visiteur a été très satisfait de l'état de la Fraternité. Elle est prospère à tous les points de vue. Elle a la bénédiction du nombre. Elle a atteint pendant la retraite le chiffre de 1300 membres. La ferveur est en rapport avec le nombre et d'elle on ne pourrait pas dire *multiplicasti gentem et non magnificasti letitiam* ; Vous avez multiplié la peuple et la joie n'en a pas été augmentée." D'où lui vient cette prospérité ? Disons-le pour que son exemple encourage les autres.

En premier lieu, après Dieu, l'honneur du succès revient au R. P. Perron, O. M. I., directeur de la Fraternité. Sa méthode est toute simple. Elle consiste à veiller avec un soin jaloux à toutes les observances de la Règle et à communiquer aux Tertiaires tous les avantages qui en découlent. Il impose le fardeau mais il l'allège par les faveurs spirituelles. Il est aidé dans son ministère par les membres du Discretoire. Il a su leur communiquer un zèle tout séraphique. Ils sont des instruments dociles, et intelligents pour tout bien à opérer. Ils sont l'extension de la personne et de l'autorité du Directeur. Leur action est complétée par celle des Zélateurs. Ce sont, qu'on me pardonne cette expression, les sous-officiers de cette armée du salut, dans le sens véritable et catholique du mot. Ils sont répandus dans toute la ville. Par eux la vigilance la plus grande est exercée au sein de la Fraternité. Si une faute publique est commise par un Tertiaire, elle est bien vite connue et le coupable est averti. S'il se corrige, le mal est réparé : une âme a été remise dans la bonne voie. S'il résiste après trois monitions charitables il est chassé des rangs.

Grâce à cette organisation le Tiers-Ordre de Québec ressemble à une grande communauté religieuse répandue dans la ville. Partout les Tertiaires édifient, partout ils sont la bonne odeur de Jésus-Christ. Je ne dirai rien des cérémonies qui ont eu lieu pendant la visite : Ouverture de la visite, vêtue, profession. C'est toujours la même piété dans les cérémonies, la même splendeur dans la décoration de la chapelle, la même perfection dans le chant.

Je me permettrai seulement de donner quelques détails sur la manifestation qui a eu lieu le jour de la clôture de la visite.

Les Tertiaires, sont allés en procession, de leur chapelle de

N.-D. de Lourdes, à l'église paroissiale de Saint-Sauveur. C'était le dimanche du Saint Rosaire. Cette église possédant une confrérie du Saint Rosaire jouissait ce jour là de la célèbre indulgence *toties quoties* accordé par Notre-Seigneur à saint François et communiquée par Léon XIII aux églises Dominicaines.

Donc, après la réunion de clôture, les Tertiaires de la Fraternité et ceux qui appartiennent au Tiers-Ordre isolé, au nombre à peu près de 1500, revêtus du grand costume, récitant à haute voix le Saint Rosaire qu'ils entremêlaient de cantiques, ont traversé les rues de la ville. Leur nombre, leur costume, leur renouvellement, leurs prières faites à haute voix, leur chant pieux offraient un spectacle très édifiant. La population, d'elle-même, voulut prendre part à la fête. Elle avait pavoisé les rues de drapeaux et d'oriflammes. Elle était massée silencieuse sur tout le parcours de la procession. La grande église de Saint-Sauveur se remplit de Tertiaires et à leur suite de pieux fidèles. On fait des prières aux intentions du Souverain Pontife pour le gain des indulgences. Puis Jésus sort de son Tabernacle. Un salut solennel est chanté. Après la bénédiction du Maître celle de son Représentant. La bénédiction papale est accordée à tous les Tertiaires qui ont assisté aux exercices de la retraite. Enfin le chant du *Te Deum* vient clôturer la sainte visite. Tout le monde est content, le Visiteur, les visités, leur Père Directeur et je l'espère Dieu aussi.

N'oublions pas nos bien-aimés Défunts

Dame Vve Boyer, décédée à Ste Thérèse de Blainville, le 20 août, après 3 ans de profession

Dame Joseph Taïffer, de la Fraternité de Ste Dorothée.

Aldéric Barbeau, décédé à Vaudreuil.

Mlle Marie Langevin, en religion Sr saint Joseph, décédée à Québec, le 27 août, après 5 ans de profession.

Dame Joseph Ouimet, décédée le 9 septembre à Valleyfield, après un mois de profession.

Mlle Céline Martineau, de la Fraternité de N.-D. des Anges, décédée en septembre, à l'âge de 18 ans.

Leufroid Beauchamp, en religion Fr J. Bte, décédé le 2 octobre à Montréal.

J. F. Plourde, de la Fraternité de Saint-Etienne des Grès, décédé le 9 octobre.

R. I. P.